



LOUISE DESJARDINS

SO LONG

roman

Extrait de la publication



Boréal

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

SO LONG

ŒUVRES DE LOUISE DESJARDINS

Rouges chaudes, suivi de *Journal du Népal*, poésie, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1983.

Les Verbes seuls, poésie, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1985.

La Catastrophe (en collaboration avec Élise Turcotte), poésie, Montréal, Éditions de la NBJ, 1985.

Le Désert des mots, poésie, Amay, Le Buisson Ardent, 1991.

La Love, roman, Montréal, Leméac, 1993; coll. « Bibliothèque québécoise », 2000 (nouvelle édition).

Poèmes faxés (en collaboration avec Jean-Paul Daoust et Mona Latif-Ghattas), poésie, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994.

La 2^e Avenue, précédé de *Petite sensation*, *La Minutie de l'araignée*, *Le Marché de l'amour*, poésie, Montréal, Hexagone, 1995.

Darling, roman, Montréal, Leméac, 1998.

Pauline Julien. La Vie à mort, biographie, Montréal, Leméac, 1999.

Cœurs braisés, nouvelles, Montréal, Boréal, 2001.

Ni vu ni connu, poésie, Montréal, La courte échelle, 2002.

Silencieux lassos, poésie, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2004.

Momo et Loulou (en collaboration avec Mona Latif-Ghattas), récit, Montréal, Remue-ménage, 2004.

Louise Desjardins

S O L O N G

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC pour leur soutien financier.

Les Éditions du Boréal bénéficient également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

© Les Éditions du Boréal 2005
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2005
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Desjardins, Louise, 1943-

So Long

ISBN 2-7646-0354-1

I. Titre.

PS8557.E782S62 2005 C843³.54 C2005-940015-3

PS9557.E782S62 2005

Pour Léa-Mei Bellefleur

Elle est là tout à fait superficielle. Poreuse et dangereusement opaque aussi. Inessentielle pour tout dire. Reflets. Elle arrive à point nommé. Elle s'offre gravement dans la certitude d'être mortelle à chaque pas. Elle porte les passants dans l'oreille.

FRANCE THÉORET, *Nécessairement putain*

La plume

Chaque soir pendant que je faisais la vaisselle, mon père écrivait dans de minuscules agendas de poche. C'était un rituel, il sortait de son étui de velours un stylo plume en or, sa « plume-fontaine », et je croyais que les mots coulaient de sa pointe dorée naturellement, comme si l'eau avait ruisselé d'une source bleue, intarissable. Je ne savais pas ce qu'il écrivait, mais j'aimais voir les lettres se dessiner bien droites, un rempart contre le reste du monde. Après avoir écrit son journal, il se servait un grand verre de scotch qu'il calait, pour se réchauffer, disait-il. Ensuite il épaulait son violon, passait les crins de son archet dans l'arcanson, se jouait un *la* au piano, ajustait ses cordes et s'envolait dans une phrase de Schumann ou de Rimski-Korsakov à fendre l'âme. *Traumerei* quand il était

triste, *L'Hymne au soleil* les jours plus fastes. Il savait que ma mère lui pardonnerait presque tout, de jouer ses airs mollo au Look-Out Country Club, de faire la cour aux belles chanteuses de Montréal, de ne pas compter les scotchs, de disparaître dans la nuit sans même dire au revoir pour ressusciter le lendemain matin, bougon, les yeux fixés sur son café froid.

Après les funérailles de papa en août dernier, j'ai fouiné longtemps dans les cahiers qu'il avait empilés au fond du vieux coffre de cèdre de maman. J'espérais y débusquer des trésors, saisir enfin ce qui se tramait dans sa tête têtue, me mettre en contact avec son âme. Je n'ai trouvé que des faits : la météo, ses petites dépenses, le nombre d'heures passées au Look-Out à jouer du violon. C'est tout. Quand il ne dépensait rien, ce qui arrivait souvent, il ne notait que la température. Il m'est apparu tel que je l'avais toujours perçu : près de ses sous, porté sur le scotch, sans envergure. C'était le James de l'intimité, très différent du James du *country club* d'Arntfield, un James disert aux yeux doux et au sourire irrésistible que ses amis appelaient Jimmy, un surnom qui me faisait sursauter. À l'épicerie, par exemple, madame di Sasso, la mère de Tony, ne ratait pas une occasion de me dire, Tu es chanceuse, Katie, d'avoir un père si gentil. *So good-looking man. Oh, I like Jimmy playing violin.* Je serrais les dents, pensais tout bas, Comment un Scrooge peut-il devenir un Jimmy?

Papa était assez connu dans le nord-ouest du Québec, à la frontière de l'Ontario, à cause de son magasin, le MacLeod Music Store, et de son talent de

violoniste. Il faisait partie de l'orchestre du Look-Out, mais il était aussi l'accompagnateur attitré des chanteurs et des chanteuses de Montréal, de Toronto ou de Chicago. Des chanteuses, surtout, à qui il faisait du charme. Les femmes, les femmes, les femmes, mon père aurait voulu les posséder toutes, les belles, jeunes et jolies. Maman, il ne la voyait plus, elle travaillait au magasin à vendre des disques, à faire les commandes, à ranger les partitions que les mélomanes, à la recherche d'un titre oublié, déplaçaient constamment. Ma mère, replète et souriante, semblait rivée à son comptoir, toujours prête à servir ses clients. Mon père, qui lui reprochait de porter la même jupe, le même chemisier blanc, lui disait, quand il avait un verre dans le nez, Tu as perdu ton teint de *gracious*, Gracia. Maman rétorquait, Mes clients m'aiment, eux.

Ma mère est morte il y a cinq ans sans que j'aie réussi à connaître le fond de sa pensée. Je me demandais tout le temps, Maman aime-t-elle réellement papa? Comme moi, elle avait sans doute peur de lui, de ses crises de colère, mais elle ne pouvait se passer de la musique en lui. Il jouait du violon comme il respirait et, à cause de ce talent fou qu'il avait de nous extraire du monde dès que son archet glissait sur une corde, elle l'aimait sans doute à sa façon. La musique les unissait. Certains dimanches soir, quand il entamait *Greensleeves*, maman se levait de table, les yeux pétillants, le menton relevé, pour chanter cette vieille mélodie anglaise. Nous nous taisions, mes frères et moi, attendant qu'elle arrive à *Greensleeves was my*

heart of gold, et nous nous joignons à eux. Mon père arrêta sec et décréta, Katie, tu ne chantes pas juste. On reprend le refrain avec Gracia, les gars?

Mon père était fou des chanteuses, d'Alys Roby en particulier, qu'il avait accompagnée au Look-Out. Il avait tant parlé de son décolleté, de ses longs cheveux bouclés qu'à la fin ma mère était sortie de ses gonds et lui avait crié, Tu aurais dû rester libre, ne pas te marier, ne pas avoir d'enfants. James avait répondu, Mon erreur, Gracia, c'est d'être parti d'Écosse. Maman avait rectifié, Tu es parti d'Aberdeen, James, parce que tu étais pauvre et que tu voulais trouver de l'or. C'est pour ça que tu es venu à Arntfield. Pour marcher sur l'or. Ma mère s'est réfugiée dans sa chambre en pleurant et mon père est sorti en coup de vent. J'aurais voulu la consoler, mais une petite voix à l'intérieur m'ordonnait de ne pas bouger.

Mes deux frères et moi n'avions pas le droit d'aller au Look-Out, un immense bâtiment couvert de papier brique et aux fenêtres à carreaux juché en haut du village. Un vrai château de Jane Eyre autour duquel il manquait un grand jardin à l'anglaise fouetté par des vents gothiques. Comme tout château de roman, le Look-Out avait une histoire mille fois racontée. Ma mère disait qu'une femme y avait mis le feu dans les années trente, le soir même de son ouverture. Pour punir son mari à qui elle avait interdit d'y aller, cette femme, disait ma mère en regardant mon père, des tremolos dans la voix, cette femme, répétait-elle, avait attendu que le dernier client sorte, avait imbibé le tour

du bâtiment de kérosène, et crac, une allumette. Avant que les habitants aient eu le temps de se réveiller, le Look-Out n'était plus qu'un tas de cendres. Silence.

Mais les propriétaires de mine savaient que, pour que l'or jaillisse de la terre, il fallait fournir aux mineurs de l'alcool, de la musique et des femmes. Alors, les propriétaires de mine se sont regroupés pour reconstruire le Look-Out, au même endroit, tout en haut du village, avec sa vue imprenable sur les collines Kékéko. Certaines nuits aux petites heures, ma mère aurait bien aimé faire crac elle aussi avec son allumette, pour que ça finisse, pour que James n'ait plus à rentrer, pour qu'elle n'ait plus à l'attendre.

Toute la vie de notre père était centrée sur le Look-Out. On aurait dit que sa journée n'avait de sens qu'au moment où il quittait la maison, seul. Ma mère n'y était allée qu'une fois, quand toute la famille avait présenté un numéro en première partie des Jérolas. Je devais avoir douze ou treize ans, ma mère et moi nous chantions accompagnées par mon père au violon, mon frère Pete à la guitare et mon autre frère, Don, au piano. Ce soir-là, après les dernières paroles du refrain, *Greensleeves was my heart of gold, / And who but my lady greensleeves*, quand les gens dans la grande salle ont reconnu la musique du *Survenant* à la télévision et qu'ils ont sifflé de contentement, je m'étais promis de devenir chanteuse, comme Alys Roby.

Il n'y a pas eu d'autres samedis soir, ç'avait été la seule et unique performance de la future famille von Trapp d'Arntfield. Quelque chose de grave s'était

produit à cause d'une femme pompette et décolletée que mon père avait embrassée sur les lèvres. C'était pour la remercier, s'était-il excusé. Ma mère, outrée, lui avait lancé, La remercier de quoi? Il n'avait pas pu lui répondre, il avait bafouillé, La remercier d'être là. Ma mère avait tourné les talons, la tête haute, se jurant de ne plus remettre les pieds au Look-Out, nous interdisant même d'y aller, Il faut écouter ce que dit le chanoine Fugère à l'église, nous répétait-elle, c'est un endroit malfamé, tout le monde est soûl là-dedans, ça peut prendre en feu n'importe quand. D'ailleurs il a déjà brûlé une fois, c'était une femme qui avait interdit à son mari d'y aller. Pete, Don et moi, on s'est regardés en soupirant, Non, pas encore la fameuse histoire du feu du Look-Out!

Malgré l'interdiction, je me rendais tous les jours au Look-Out. Je sortais de la maison par le magasin, je faisais semblant de flâner un peu devant la vitrine, je me dirigeais ensuite du côté de la gare, je longeais les boutiques fermées, la banque placardée, l'ancienne pharmacie, la salle de billard. J'arrêtais à l'épicerie saluer madame di Sasso, toujours proprette avec son chignon boudiné et son tablier, *Oh! Katie, like a sun with your beautiful red hair, do you want something?* Non, non, madame di Sasso, je voulais vous dire bonjour, c'est tout. Puis je repartais du côté du Look-Out, traînant mes sandales dans le gravier poudreux, regardant derrière moi si quelqu'un me suivait. En contournant le bâtiment j'épiais dans la grande salle de danse. Il me fallait monter sur le toit, une prouesse facile

pour moi qui avais l'habitude de grimper dans les cages d'ascenseur et les chevalets de puits miniers qui surplombent les champs de *slime*. Un après-midi, j'ai vu par la fenêtre du bar une chanteuse presque agenouillée devant mon père, lui entourant la taille. Je m'étais dit, S'il pouvait s'en aller avec elle, on serait bien débarrassés, on aurait la paix, la sainte paix. J'aurais voulu rapporter à ma mère ce que j'avais vu, mais c'était déjà assez houleux comme ça entre eux, alors j'ai laissé tomber.

Un jour que les Ink Spots sont venus chanter à Arntfield, mon père ne portait plus à terre. Il les avait invités à la maison à l'insu de ma mère. Ils ont bu scotch sur scotch et sont sortis par la porte de derrière. Je me disais, Maman serait furieuse si elle voyait ces Noirs dans sa cuisine. Maman les appelait les nègres et prononçait toujours le mot « nègre » avec une sorte de dégoût, comme si elle avait voulu recracher de la nourriture. Je trouve qu'ils font pitié, se justifiait-elle, parce que la Terre entière les déteste. Ils ont la peau si noire. En tout cas, arrive-moi pas avec un nègre, me prévenait-elle, sinon... Mon père, quant à lui, était très à l'aise avec les Ink Spots. Leurs tournées un peu partout, du Ole Opry à Nashville au Moccambo à Vald'Or et au Club Charlebois à Rouyn, le faisaient rêver. J'aurais aimé que mon père parte au loin, mais je savais qu'il rêvait de retourner un jour dans les mines. Il disait, *Over my dead body, I'll neve' leave, we're walkin' on gold, here*, un jour les mines vont rouvrir, l'Aldermac, la Wasamac, et je serai riche. Et moi, dans ma

petite tête, je pensais, Quelle bêtise de rester dans un village perdu. On a beau marcher sur l'or, l'or, même pur, ne se mange pas.

Je me demande souvent si mon père était capable d'aimer quelqu'un d'autre qu'une belle jeune chanteuse. Quand j'étais enfant, j'étais certaine qu'il n'aimait plus ma mère depuis longtemps et que mon frère Don, qui ne le contrariait jamais, était son fils préféré. Don écoutait sans broncher ses histoires répétées à l'infini comme si chaque fois avait été la première. James aimait aussi mon frère Pete, parce qu'il était doué pour la guitare. D'un côté, il l'encourageait à devenir musicien, à faire la carrière d'envergure qu'il n'avait pas eu le courage de mener lui-même, mais, d'un autre côté, dès que Pete avait un peu de succès, mon père était toujours là pour le rabrouer, Vieux *schnock*, rétorquait Pete en s'esquivant. Tu es comme un poisson, lui criait papa, tu n'as pas de cœur!

Rien n'a changé au fond. Voilà ce que je me disais hier en écrivant cette phrase dans mon journal. C'est vrai que, pour James, Pete est resté le musicien tombeur et Don, le sérieux père de famille, marié avec Sharon McCoy, notre Irlandaise de la Nouvelle-Écosse. J'ai cherché dans mes souvenirs un moment où j'aurais senti l'amour de mon père. Une seule scène me revient : J'ai douze ans, je suis à l'hôpital Youville de Noranda. C'est la nuit, je demande à l'infirmière d'appeler ma mère, mais c'est mon père qui arrive un peu plus tard. Il ne dit pas un mot, me serre la main très longtemps et je finis par me rendormir. Le lendemain,

la fièvre est tombée et le surlendemain ma mère vient me chercher. Mon père ne m'a plus jamais pris la main, sauf l'été dernier, sur son lit d'hôpital, juste avant qu'il meure. Comment va Tony? m'a-t-il demandé.

Je ne sais pourquoi il m'a parlé de Tony, sans doute parce qu'il m'en voulait toujours de l'avoir quitté. Je connaissais Tony di Sasso depuis ma plus tendre enfance et, quand monsieur di Sasso avait fermé son épicerie de la rue Principale, je n'ai plus revu Tony pendant des lunes, avant de le retrouver en onzième année, au Noranda High School. J'en suis tombée follement amoureuse. Un jour, je l'ai attendu à la sortie de l'école pour le rencontrer « par hasard » et, une fois seule avec lui, j'ai porté le grand coup, Tu es le portrait craché de James Dean dans *À l'est d'Eden*. Tony, qui hésitait entre devenir le sosie parfait de James Dean et se déhancher comme Elvis Presley, jeans serrés, mèche gominée, a reçu mes paroles en plein cœur. Par la suite, nous nous sommes fréquentés pendant plus d'un an, faisant l'amour en cachette à tout bout de champ, dans les bosquets, au cimetière, au dépotoir. C'a été une véritable bombe, autant pour les MacLeod que pour les di Sasso, quand nous avons annoncé notre mariage précipité et notre départ pour Montréal. Avec un sourire entendu, tout le monde a cru que j'étais enceinte, ce qui était la pure vérité. Mon père s'était fait tirer l'oreille pour jouer du violon à l'église, Vous n'y pensez pas, moi qui ne crois en rien, mais il avait cédé, pour ne pas ternir son image, pour plaire à Julia di Sasso, la mère si jolie de Tony, et il avait refoulé

longtemps sa colère. Peu à peu, au fil des ans, James s'était attaché à Tony. Tu me ressembles, disait-il à son gendre, ce qui me faisait rire. Autant mon père était grand, pâle, mince, avait le nez aquilin, les cheveux épars et en broussaille, autant Tony était rondet, trapu, soignait son abondante chevelure d'un noir lustré. Plus tard, beaucoup plus tard, j'ai donné raison à James, je lui ai concédé que j'avais épousé sa réplique : même penchant pour le scotch et pour les belles jeunes femmes, même affabilité avec les étrangers, même irritabilité, même pingrerie sur les moindres détails de la vie courante. J'ai été très soulagée quand, quelques jours seulement après mon mariage, un gros caillot brunâtre et visqueux est tombé dans la toilette. J'ai ensuite pris la pilule, très fière d'avoir trompé ceux qui avaient dû abandonner leurs calculs après les neuf mois réglementaires.

Mes frères ont suivi le courant et sont partis eux aussi, mais ils ont eu le génie d'aller vivre à chaque bout du pays, Pete à Vancouver, Don à Halifax. *Coast to coast*. J'étais donc la plus rapprochée de la maison familiale même si Montréal est à plus de six cent cinquante kilomètres d'Arntfield. Mais, pour mes parents, je n'étais jamais loin d'eux, et j'ai souvent fait l'aller-retour, surtout à la fin, quand ma mère est tombée malade. Mon père n'arrêtait pas de me rappeler, On t'a beaucoup donné, c'est normal que tu nous le rendes, non ?

Don et Pete avaient l'art de créer la rareté. Ils ne débarquaient que tous les quatre ans et, chaque fois, c'était un événement. Ma mère mettait la maison sens

dessus dessous pour préparer leur arrivée, marmonnait en faisant tourtières et ragoût, Donald et Peter (jamais elle n'appelait mes frères par leurs surnoms, jamais) sont si loin. Quand ils viennent me voir, c'est un cadeau. Puis elle passait la famille en revue, Je les ai perdus, mes fils, je ne sais pas grand-chose de leur vie. Sharon est une gentille fille, mais c'est une Irlandaise et elle a enjôlé mon Donald. Il est rabougri depuis qu'ils sont mariés, lui qui était si avenant, si joyeux. Et leur William, mon seul petit-fils, je ne le vois presque jamais. Il réussit bien dans ses études, c'est le plus important. Et toi, tes filles, Katie, ne viennent plus nous voir. Tes filles, si gentilles. Et Peter, mon pauvre Peter, mon vieux garçon, toujours fauché, qui arrive chaque fois flanqué d'une fille différente. « Fauché, flanqué », voilà les adjectifs que maman utilisait pour son préféré. Elle arrivait mal, d'ailleurs, à se rappeler les prénoms des petites amies de Pete, confondant Julie, Shirley, Joanne, Karen et les autres.

Hier matin, j'ai pensé à ma mère qui avait l'habitude de m'appeler très tôt le jour de mon anniversaire. Elle me téléphonait parfois à sept heures, Je voulais être certaine de te prendre chez toi, disait-elle. J'ai pensé à François qu'elle ne connaîtrait jamais, François avec qui j'avais rendez-vous pour la première fois. Puis, en ouvrant mon cahier neuf qui me servirait de journal pendant toute l'année, j'ai également pensé à mon père, mon père ancien, celui de l'enfance. J'ai sorti de l'écrin de velours son stylo plume et j'ai inscrit : *8 janvier 2000*. Dans la fenêtre de la cuisine, la neige tombait,

enveloppant le jour qui se levait. Puis j'ai écrit cette phrase emportée qui m'a surprise : *Katie MacLeod, Katie MacLeod. Mon nom résonne comme une pomme caramel. Je suis belle et élancée, j'ai cinquante-cinq ans et c'est aujourd'hui que je refais ma vie.*

Cinquante-cinq, un drôle de chiffre qui sonne la retraite souvent accolée au mot « liberté ». Liberté de quoi? De constater toutes ces années envolées en fumée? Que me serait-il arrivé si j'étais restée là-bas, à Arntfield, au lieu d'aller vivre à Montréal avec Tony? On aurait peut-être acheté le Look-Out pour en faire un château, élever une grande famille, monter sur scène, chanter *Greensleeves* les samedis soir, recevoir Oscar Peterson et Mario Lanza, devenir des artistes. Peut-être que je serais toujours avec Tony, que mes filles ne seraient pas parties à l'étranger. Peut-être que le Look-Out n'aurait pas brûlé une deuxième fois. Peut-être que les mines d'or auraient rouvert, la banque, la pharmacie, l'épicerie. Peut-être.

Table des matières

La plume	11
Les petits cahiers	23
L'ordinateur	41
Les dessous	59
La coiffure	69
Le brunch	83
Le café	97
Les pieds	109
Le gâteau	121
Le cadeau	133
Les lettres	143
Le taxi	155
Remerciements	161



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

CE DEUXIÈME TIRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MARS 2005
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).

So Long

C'est l'anniversaire de Katie McLeod. Elle a cinquante-cinq ans et ses filles lui préparent une fête de familles reconstituées... Avant, pendant et après le brunch, Katie fait le bilan de sa vie et de ses amours. Donnera-t-elle sa chance à François, son correspondant internaute, de la rencontrer en chair et en os à la fin de cette journée particulière ? Voudra-t-elle se laisser étreindre par cet amour virtuel ?

Dans la prose sobre qu'elle nous propose depuis *La Love*, son tout premier roman, Louise Desjardins poursuit son observation des rapports humains. De la petite ville d'Arntfield, où la narratrice a passé son enfance, nous retiendrons ce mythique Look-Out Country Club, lieu de tous les péchés, où le père jouait du violon, et le McLeod Music Store, aussi, tenu par cette famille d'origine écossaise bien loin d'Aberdeen.

Née à Rouyn-Noranda, Louise Desjardins a publié plusieurs recueils de poésie. La Love (1993), son premier roman, lui a valu le Grand Prix du Journal de Montréal et le Prix des Arcades de Bologne. Elle a également fait paraître un deuxième roman, Darling (1998), une biographie de la chanteuse Pauline Julien (Pauline Julien, la vie à mort), et un recueil de nouvelles, Cœurs braisés (Boréal, 2001).